

www.e-rara.ch

Oeuvres Posthumes De Frédéric II, Roi De Prusse

Friedrich

[Basel], 1789

Universitätsbibliothek Basel

Shelf Mark: UBH Ah II 24-35

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88944>

[Lettre CXLI - CL]

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

Je tombe des nues quand vous m'écrivez que je vous ai dit des duretés; vous avez été mon idole pendant vingt années de fuite, *je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gusman même*; mais votre métier de héros, et votre place de roi ne rendent pas le cœur bien sensible; c'est dommage, car ce cœur était fait pour être humain, et sans l'héroïsme et le trône, vous auriez été le plus aimable des hommes dans la société.

En voilà trop si vous êtes en présence de l'ennemi, et trop peu si vous étiez avec vous-même dans le sein de la philosophie qui vaut encore mieux que la gloire.

Comptez que je suis toujours assez sot pour vous aimer, autant que je suis assez juste pour vous admirer; reconnaissez la franchise, et recevez avec bonté le profond respect du suisse.

VOLTAIRE.

L E T T R E C X L I.

D U R O I.

Du Ringvormek, le 18 de juillet.

Vous êtes en vérité une singulière créature; quand il me prend envie de vous gronder, vous me dites deux mots, et le reproche expire au bout de ma plume.

Avec l'heureux talent de plaire,
Tant d'art, de grâces et d'esprit,
Lorsque sa malice m'aigrit,

1759.

Je pardonne tout à Voltaire,
Et sens que de mon cœur contrit,
Il a défarmé la colère.

Voilà comme vous me traitez. Pour votre nièce, qu'elle me brûle ou me rôtisse, cela m'est assez indifférent. Ne pensez pas non plus que je sois aussi sensible que vous l'imaginez à ce que vos évêques en *ic* ou en *ac* disent de moi. J'ai le sort de tous les acteurs qui jouent en public ; ils sont favorisés des uns, et vilipendés des autres. Il faut se préparer à des satires, à des calomnies, et à une multitude de mensonges qu'on débite sur notre compte ; mais cela ne trouble en rien ma tranquillité. Je vais mon chemin ; je ne fais rien contre la voix intérieure de ma conscience ; et je me foucie très-peu de quelle façon mes actions se peignent dans la cervelle d'être quelquefois très-peu pensans à deux pieds, sans plumes.

Puisque vous êtes si bon prussien (ce dont je me félicite) je crois devoir vous faire part de ce qui se passe ici.

L'homme à toque et à épée papale s'est placé sur les confins de la Saxe et de la Bohême. Je me suis mis vis-à-vis de lui dans une position avantageuse en tout sens. Nous en sommes à présent à ces coups d'échec qui préparent la partie. Vous qui jouez si bien ce jeu, vous savez que tout dépend de la manière dont on a entablé. Je ne saurais vous dire à quoi ceci mènera. Les Russes sont perdus au croc, *Dohna* n'a pas dit : *Sta, sol*, comme

Josué, de défunte mémoire ; mais, *sta, ursus* ; et l'ours s'est arrêté.

1759.

En voilà assez pour votre cours militaire. J'en viens à la fin de votre lettre.

Je fais bien que je vous ai idolâtré tant que je vous ai cru ni tracassier, ni méchant ; mais vous m'avez joué des tours de tant d'espèces.... N'en parlons plus ; je vous ai tout pardonné avec un cœur chrétien. Après tout, vous m'avez fait plus de plaisir que de mal. Je m'amuse davantage avec vos ouvrages, que je ne me ressens de vos égratignures. Si vous n'aviez point de défauts, vous rabaissiez trop l'espèce humaine, et l'univers aurait raison d'être jaloux et envieux de vos avantages.

A présent on dit : *Voltaire est le plus beau génie de tous les siècles ; mais du moins je suis plus doux, plus tranquille, plus sociable que lui.* Et cela console le vulgaire de votre élévation.

Au moins je vous parle comme ferait votre confesseur. Ne vous en fâchez pas, et tâchez d'ajouter à tous vos avantages les nuances de perfection que je souhaite de tout mon cœur pouvoir admirer en vous.

On dit que vous mettez *Socrate* en tragédie ; j'ai de la peine à le croire. Comment faire entrer des femmes dans la pièce ? l'amour n'y peut être qu'un froid épisode ; le sujet ne peut fournir qu'un bel acte cinquième ; le *Phédon* de *Platon* une belle scène ; et voilà tout.

Je suis revenu de certains préjugés, et je vous avoue que je ne trouve pas du tout l'amour déplacé dans la tragédie, comme dans le *Duc de Foix*,

— dans Zaïre, dans Alzire ; et quoi qu'on en dise , je
 #759. ne lis jamais Bérénice sans répandre des larmes ;
 Dites que je pleure mal à propos : pensez-en ce
 que vous voudrez ; mais on ne me persuadera jamais
 qu'une pièce qui me remue et qui me touche , soit
 mauvaise.

Voici une multitude d'affaires qui me surviennent.
 Vivez en paix ; et si vous n'avez d'autre inquiétude
 que celle de mon ressentiment , vous pouvez avoir
 l'esprit en repos sur cet article. *Vale.*

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Auguste.

Vous n'êtes pas ce fils d'un insensé,
 Huilé dans Reims , et par l'Anglais pressé,
 Que son Agnès si fidelle et si sage
 Aima toujours , ayant tant caressé
 Tantôt un moine et tantôt un beau page.
 A Jeanne d'Arc vous n'avez point recours,
 Son pucelage et son baudet profane
 Et saint Denis font de faibles secours ;
 Le vrai Denis , le héros de nos jours ,
 Je le connais , et je fais quel est l'âne.
 Pour la Pucelle , en vérité ,
 Il faut que vous alliez dans Vienne.
 Au tribunal de chasteté :
 Allez , que rien ne vous retienne ;

Et retournez à Sans-souci,
 Quand dans vos courses éternelles
 Vous aurez vu chez l'ennemi
 Et des héros et des pucelles.

1759.

Vos vers sont charmans, et si votre Majesté a battu ses ennemis, ils sont encore meilleurs; mais pour votre *Akasia* papal, je le trouve très-adroit; il est fait de façon que les trois quarts des protestans le croiront véritable: il y a là de quoi faire rire les gens qui ont le nez fin, et de quoi animer les fots de bonne foi de la confession *in, met, uber*. J'attends quelques pièces édifiantes qu'un sage de mes amis doit m'envoyer d'Orient. Je les ferai parvenir à votre Majesté; mais j'ai peur qu'elle ne soit pas de loisir cette fin de campagne, et qu'elle soit si occupée à donner sur les oreilles aux Abares, Bulgares, Roxelans, Scythes et Massagètes; qu'elle n'ait pas de temps à donner à la philosophie et à la destruction de l'*Inf*... Je prendrai la liberté de recommander en mourant cette *Inf*... à sa Majesté par mon testament. Elle est plus son ennemie qu'elle ne croit; sa pucelle et son fanatique sont quelque chose, mais cette pucelle et ce fanatique ne réformeront pas l'Occident, et *Frédéric* était fait pour l'éclairer. J'aurai l'honneur de lui en parler plus au long.

L E T T R E C X L I I I

D U R O I.

Le 22 de septembre.

1759. **L**A duchesse de *Saxe-Gotha* m'envoie votre lettre, etc. Comme je viens d'être étrangement balotté par la fortune, les correspondances ont toutes été interrompues. Je n'ai point reçu votre paquet du 29 ; c'est même avec bien de la peine que je fais passer cette lettre, si elle est assez heureuse de passer.

Ma position n'est pas si désespérée que mes ennemis le débitent. Je finirai encore bien ma campagne ; je n'ai pas le courage abattu ; mais je vois qu'il s'agit de paix. Tout ce que je peux vous dire de positif sur cet article, c'est que j'ai de l'honneur pour dix ; et que, quelque malheur qui m'arrive, je me sens incapable de faire une action qui blesse le moins du monde ce point si sensible et si délicat pour un homme qui pense en preux chevalier, si peu considéré de ces infames politiques qui pensent comme des marchands.

Je ne fais rien de ce que vous avez voulu me faire savoir ; mais, pour faire la paix, voilà deux conditions dont je ne me départirai jamais : 1°. De la faire conjointement avec mes fidèles alliés ; 2°. De la faire honorable et glorieuse. Voyez-vous ! il ne me reste que l'honneur ; je le conserverai au prix de mon sang.

Si on veut la paix, qu'on ne me propose rien qui répugne à la délicatesse de mes sentimens. Je

fuis dans les convulsions des opérations militaires ;
 je fuis comme les joueurs qui font dans le malheur ,
 et qui s'opiniâtrent contre la fortune. Je l'ai forcée de
 revenir à moi plus d'une fois , comme une maitresse
 volage. J'ai à faire à de si sottes gens qu'il faut né-
 cessairement qu'à la fin j'aie l'avantage sur eux ;
 mais qu'il arrive tout ce qui plaira à sa sacrée majesté
 le Hasard , je ne m'en embarrasse pas. J'ai jusqu'ici
 la conscience nette des malheurs qui me sont arrivés.
 La bataille de Minden , celle de Cadix , et la perte
 du Canada sont des argumens capables de rendre
 la raison aux Français auxquels l'ellébore autrichien
 l'avait brouillée. Je ne demande pas mieux que la
 paix , mais je la veux non flétrissante. Après avoir
 combattu avec succès contre toute l'Europe , il
 serait bien honteux de perdre par un trait de plume
 ce que j'ai maintenu par l'épée.

Voilà ma façon de penser ; vous ne me trouverez
 pas à l'eau-rose ; mais *Henri IV* , mais *Louis XIV* ,
 mes ennemis même que je peux citer , ne l'ont pas
 été plus que moi. Si j'étais né particulier , je céderais
 tout pour l'amour de la paix ; mais il faut prendre
 l'esprit de son état. Voilà tout ce que je peux vous
 dire jusqu'à présent. Dans trois ou quatre semaines
 la correspondance fera plus libre , etc.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLIV.

DU ROI.

Du camp près de Wilsdruf, le 17 de novembre.

1759. **G**RAND merci de la tragédie de Socrate. Elle devrait confondre le fanatisme absurde, vice dominant à présent en France, et qui, ne pouvant exercer sa fureur ambitieuse sur des sujets de politique, s'acharne sur les livres et sur les apôtres du bon sens.

Les frocards, les mitrés, les chapeaux d'écarlate,
 Lisent en frémissant le drame de Socrate;
 L'atrabilaire amas de docteurs, de cagots,
 De la raison humaine implacables bourreaux,
 En pâlisant de rage, en bouffissant leur rate,
 D'absurdes zélateurs vont soulever les flots.
 Si des Athéniens vous empruntez le dos
 Pour porter à ceux-ci quelques bons coups de patte,
 Les contre-coups sont tous sentis par vos bigots.

Déjà leur cabale est accrue
 Du concours imposant des Mélite nouveaux.
 Pédantesques tyrans, la honte des barreaux
 On s'empresse, on opine, et la troupe incongrue
 En vous épargnant la ciguë,
 Pour mieux honorer vos travaux,
 Elève des bûchers, entasse des fagots.

Le brasier étincelle, et déjà part la flamme
Qu'allume la main de l'Inf..
Pour consumer ce bel esprit,
Ce brillant précepteur d'un peuple qu'il éclaire;
Mais au lieu de griller Voltaire,
Ils ne pourront rôtir que son malin écrit.

1759.

Je vous en fais mes condoléances. Cependant tout pesé, tout bien examiné, il vaut mieux le livre que l'homme. Vous devez bien croire que je ne me joindrai pas à ces gens-là ; et si vous vous plaignez que je vous mords, c'est à mon insçu, ou du moins sans intention. Pensez, je vous prie, que je suis environné d'ennemis, pressé de toutes parts ; l'un me pique, l'autre m'éclabouffe ; ici l'on m'insulte ; enfin la patience succombe. L'instinct d'un sentiment trop vif l'emporte sur la voix de la raison ; la colère irritée s'enflamme, et je suis dans quelques momens,

Comme un sanglier écumanant
Qui résiste et qui se défend
Contre les durs assauts d'une meute aguerrie.
On le poursuit avec furie ;
Il attaque, il blesse, il pourfend,
Et donne à propos de sa dent
Des coups à la race ennemie
Qui le fuit de loin en jasant.
Trop irrité, dans sa colère
Il brave le fer inhumain,
Et brouillant les objets qu'il trouve en son chemin,
Un innocent agneau lui paraît un cerbère.

1759.

L'homme, ainsi que cet animal,
S'il souffre, irrité par le mal,
Livre à l'instinct des sens sa faible intelligence.
Sous le despotisme fatal
De la sanguinaire vengeance,
Souvent son aveugle fureur
Confond le crime et l'innocence.
Le sage qui voit son erreur
Le plaint, la déplore, et soupire;
Détournant ses pas sans rien dire,
Il fuit d'un malheureux l'esprit rempli d'aigreur.

Laissez-moi donc ronger mon frein tant que
durera cette pénible campagne, et attendez qu'un
ciel serein ait succédé à tant d'obscurs nuages.
Votre imagination brillante me promène à Vienne;
vous m'introduisez au conseil de chasteté; mais
sachez que l'expérience m'apprend ce que c'est de
se frotter à de méchantes femmes.

Hélas, pensez-vous qu'à mon âge,
Le corps en rut, l'esprit volage,
L'on cherche, d'amour agité,
De Vénus le doux badinage,
Les plaisirs et la volupté?
Ce temps heureux, c'est bien dommage,
Loin de moi s'est précipité;
Et les eaux du fleuve Léthé
En ont même effacé l'image.
La tendre fleur du pucelage,
Ni l'empire de la beauté,
Sur un vieillard courbé, voûté,

Ne gagnent qu'un faible avantage.

Le conseil de la chasteté

1759.

Devient par force mon partage;

Contenance est nécessité;

A cinquante ans on est trop sage.

Je n'ai point eu cette campagne-ci de vision
béatifique dans le goût de celle de *Moïse*. Les bar-
bares Cosaques et Tartares, gens infames à con-
sidérer en tout sens, ont brûlé et ravagé des con-
trées, et commis des inhumanités atroces. Voilà
tout ce que j'ai vu d'eux. Ces tristes spectacles ne
me mettent pas de bonne humeur.

La Fortune inconstante et fière

Ne traite pas ses courtisans

Toujours d'une égale manière,

Ces fous nommés héros, et qui courent les champs,

Couverts de sang et de poussière,

Voltaire, n'ont pas tous les ans

La faveur de voir le derrière

De leurs ennemis insolens.

Pour les humilier, la quinteuse déesse

Quelquefois les oblige eux-même à le montrer:

Oui, nous l'avons tourné dans un jour de détresse;

Les Russes ont pu s'y mirer.

Cette glace pour eux n'a point été trahitresse;

On les a vus, pleins d'allégresse,

S'y pavaner et s'admirer.

Voilà le sort de ma vieillesse!

Cependant cet homme béni

Par l'Antechrist siégeant à Rome,

Ce Fabius, ce plaisant homme

1759.

Qui sur sa tête réunit
 De la vanité la plus folle
 Le brillant et frêle symbole,
 Commence à décamper de nuit.
 Je n'ose dire qu'il s'enfuit;
 Jusqu'ici sa pudeur nous cache
 Cette attitude qui le fâche.
 Mais comptez sur moi : nous verrons
 Dans peu ces cús dodus et ronds,
 Sans façon, sans tant de grimaces,
 Sans honte nous montrer leurs faces.
 Mais certain duc s'illustrant à jamais
 Sauvera l'empire français,
 Sans capitaine, sans finance,
 Sans Amérique, sans prudence,
 Jusqu'en ses fondemens sapé par les Anglais.
 Couvrant tous ces sujets d'un voile de décence,
 Et lâchant quelques mots remplis de complaisance,
 Des cieux sur notre sphère il conduira la paix;
 Moi, quittant le harnois et le casque et l'épée
 De trop de sang humain trempée,
 Je partirai soudain d'ici;
 J'irai, consolant ma vieillesse
 Par l'étude de la sagesse,
 M'enfouir à Sans-fouci.

Ce lieu me vaut les Délices. Par illusion je croi-
 rai vivre hors du grand monde, et quelquefois j'y
 ferai solitaire.

Jouissez de votre hermitage; ne troublez pas les
 cendres de ceux qui reposent au tombeau; que la
 mort au moins mette fin à vos injustes haines. Pensez
 que les rois, après s'être long-temps battus, sont

enfin

enfin la
 crois q
 descen
 non pa
 pourlui
 que voi
 monde
 plutôt i
 le plus g
 le plus
 devoir
 insensib
 maxim
 de forc
 Nous
 fera bon
 jours de
 suite qu'
 Adieu
 paix; et
 pirant d
 comme le

Je viens
 du 6 nov

(1) Mauv
 Carref

enfin la paix. Ne pourrez-vous jamais la faire? Je crois que vous seriez capable, comme *Orphée*, de descendre aux enfers, non pas pour fléchir *Pluton*, non pas pour ramener la belle *Emilie*, mais pour poursuivre dans ce séjour de douleur un ennemi que votre rancune n'a que trop persécuté dans ce monde (1). Sacrifiez-moi votre vengeance, ou plutôt immolez-la à votre propre réputation; que le plus grand génie de la France soit aussi l'homme le plus généreux de sa nation. La vertu, votre devoir vous parlent par ma bouche; n'y foyez pas insensible, et faites une action digne des belles maximes que vous débitez avec tant d'élégance et de force dans vos ouvrages.

Nous touchons à la fin de notre campagne: elle fera bonne; et je vous écrirai dans une huitaine de jours de Dresde, avec plus de tranquillité et de suite qu'à présent.

Adieu; négociez, travaillez, jouissez, écrivez en paix; et que le dieu des philosophes, en vous inspirant des sentimens plus doux, vous conserve comme le plus bel organe de la raison et de la vérité.

FÉDÉRIC.

LET TRE CXL V.

D U R O I.

Wilsdruf, 19 novembre.

JE viens de recevoir la lettre du rat ou de l'aspic du 6 novembre sur le point de finir la campagne.

(1) *Maupetuis*, qui venait de mourir à Basle.

Corresp. du roi de P... etc. Tome II. X

1759.

Les Autrichiens s'en vont en Bohême, où je leur ai fait brûler, par représailles des incendies qu'ils ont causés dans mes pays, deux grands magasins. Je rends la retraite du benoît héros aussi difficile que possible, et j'espère qu'il essuyera quelques mauvaises aventures entre ci et quelques jours. Vous apprendrez par la déclaration de la Haye, si le roi d'Angleterre et moi nous sommes pacifiques. Cette démarche éclatante ouvrira les yeux au public, et fera distinguer les boute-feux de l'Europe de ceux qui aiment l'humanité, la tranquillité et la paix. La porte est ouverte, peut venir au parloir qui voudra. La France est maîtresse de s'expliquer. C'est aux Français, qui sont naturellement éloquens, à parler, à nous à les écouter avec admiration, et à leur répondre dans un mauvais baragouin, le mieux que nous pourrons. Il s'agit de la sincérité que chacun apportera dans la négociation. Je suis persuadé que l'on pourra trouver des tempéramens pour s'accommoder. L'Angleterre a à la tête de ses affaires un ministre modéré et sage. Il faut de tous les côtés bannir les projets extravagans, et consulter la raison plutôt que l'imagination. Pour moi, je me conforme à l'exemple du doux Sauveur, qui, lorsqu'il alla la première fois au temple, se contenta d'écouter les Pharisiens et les Scribes. Ne pensez pas que les Anglais me confient tous leurs secrets; ils ne sont point pressés de s'accommoder, leur commerce ne souffre point, leurs affaires prospèrent, et l'Etat ne manque ni de ressources, ni de crédit. Je fais une guerre plus dure qu'eux par la multitude d'ennemis qui m'attaquent, et dont le fardeau

est accablant. Cependant je répondrai bien toujours de la fin de la campagne, il est impossible d'en faire autant pour tous les événemens. Je suis sur le point de m'accommoder avec les Russes, ainsi il ne me restera que la reine d'Hongrie, les malandrins du St. Empire et les brigands de Laponie pour l'année qui vient. Notre démarche nous a été dictée par le cœur, par un sentiment d'humanité qui voudrait tarir ces torrens de sang qui inondent presque toute notre sphère, qui voudrait mettre fin aux massacres, aux barbaries, aux incendies et à toutes les abominations commises par des hommes que la malheureuse habitude de se baigner dans le sang rend de jours en jours plus féroces. Pour peu que cette guerre continue, notre Europe retombera dans les ténèbres de l'ignorance et nos contemporains deviendront semblables à des bêtes farouches. Il est temps de mettre fin à ces horreurs. Tous ces désastres sont une suite de l'ambition de l'Autriche et de la France. Qu'ils prescrivent des bornes à leurs vastes projets, que si ce n'est la raison, que l'épuisement de leurs finances et le mauvais état de leurs affaires les rende sages, et que la rougour leur monte au front, en apprenant que le ciel, qui a soutenu les faibles contre l'effort des puissans, a accordé à ces premiers assez de modération pour ne point abuser de leur fortune et pour leur offrir la paix. Voilà tout ce qu'un pauvre lion fatigué, harassé, égratigné, mordu, boiteux et fêlé, vous peut dire. J'ai encore bien des affaires et je ne pourrai vous écrire à tête reposée, qu'après être arrivé à Dresde. Le projet de faire la paix

— 1759. est celui de rendre raisonnables des hommes accoutumés à être absolus et qui ont des volontés obstinées. Réussissez! je vous féliciterai de vos succès, et je m'en féliciterai davantage. Adieu au rat qui fait de si beaux rêves, qu'on les prendrait pour des inspirations; qu'il jouisse dans son trou du repos, de la tranquillité, de la paix qu'il possède et que nous désirons. Ainsi soit-il.

FÉDÉRIC.

NB. Vous savez que les interprètes et les commentateurs de l'écriture ont des opinions différentes sur le sens des passages. Suivant le révérend père *Dionysius-Hortella*, il faut, lorsque César est roi des Juifs, et bien Juif lui-même, et lorsqu'il est duc de Lorraine, que les Turcs et les Français donnent à César ce qui est à César. Il dit qu'un pareil exemple de restitution encouragerait toutes les petites puissances de l'Europe à l'imiter; qu'en pensez-vous, ce savant docteur ne raisonne pas si mal?

LETTRE CXLVI

DU ROI

A Friedberg, le 24 de février.

— 1760. **D**E combien de lauriers vous êtes-vous couvert;
 Au théâtre, au lycée, au temple de l'histoire?
 Amant des filles de Mémoire,
 Leurs immenses trésors vous sont toujours ouverts.
 Vous y puisez la double gloire
 D'exceller par la prose ainsi que par les vers;

Malgré tous ces écrits dont vous êtes le père,
Un laurier manque encor sur le front de Voltaire.

1760.

Après tant d'ouvrages parfaits,
Avec l'Europe je croirais,
Si par une habile manœuvre,
Ses soins nous ramènent la paix,
Que ce sera son vrai chef-d'œuvre.

Voilà ce que je pense avec toute l'Europe. *Virgile* a fait d'aussi beaux vers que vous, mais il n'a jamais fait de paix. Ce sera un avantage que vous gagnerez sur tous vos confrères du Parnasse, si vous y réussissez.

Je ne fais qui m'a trahi et qui s'est avisé de donner au public des rapsodies qui étaient bonnes pour m'amuser, et qui n'ont jamais été faites à intention d'être publiées. Après tout, je suis si accoutumé à des trahisons, à des mauvaises manœuvres, à des perfidies, que je ferais bien heureux que tout le mal qu'on m'a fait, et que d'autres projettent encore de me faire, se bornât à l'édition furtive de ces vers. Vous savez mieux que je ne le peux dire que ceux qui écrivent pour le public doivent respecter ses goûts et même ses préjugés. Voilà ce qui a donné des nuances différentes aux auteurs, selon les siècles dans lesquels ils ont écrit; et pourquoi les hommes mêmes les plus supérieurs à leur temps, n'ont pas laissé de s'imposer le joug de la mode. Pour moi qui ai voulu être poète incognito, on me traduit malgré moi devant le public; et je jouerai un sot rôle. Qu'importe? je le leur rendrai bien.

— Vous me parlez de détails d'une affaire qui ne
 1760. font jamais venus jusqu'à moi. Je fais que l'on vous
 a fait rendre à Francfort mes vers et des babioles;
 mais je n'ai ni su, ni voulu qu'on touchât à vos
 effets et à votre argent. Cela étant, vous pouvez le
 redemander de droit : ce que j'approuverai fort;
 et *Schmit* n'aura sur ce sujet aucune protection à
 attendre de moi.

Je ne fais quel est ce *Biédo* dont vous me parlez.
 Il vous a dit vrai. Le fer et la mort ont fait un
 ravage affreux parmi nous; et ce qu'il y a de triste,
 c'est que nous ne sommes pas encore à la fin de
 la tragédie. Vous pouvez juger facilement de l'effet
 que d'aussi cruelles secousses font sur moi : je m'en-
 veloppe dans mon stoïcisme le plus que je peux.
 La chair et le sang se révoltent souvent contre cet
 empire tyrannique de la raison; mais il faut y cé-
 der. Si vous me voyiez, à peine me reconnaitriez-
 vous : je suis vieux, cassé, grison, ridé; je perds
 les dents et la gaieté. Si cela dure, il ne restera de
 moi-même que la manie de faire des vers, et un
 attachement inviolable à mes devoirs et au peu
 d'hommes vertueux que je connais. Ma carrière
 est difficile, semée de ronces et d'épines. J'ai éprouvé
 de toutes les sortes de chagrins qui peuvent affli-
 ger l'humanité, et je me suis souvent répété ces
 beaux vers :

Heureux qui retiré dans le temple des sages, etc.

Il paraît ici quantité d'ouvrages que l'on vous
 donne : le *Salomon* que vous avez eu la méchanceté
 de faire brûler par le parlement, une comédie, *La*
femme qui a raison, enfin une *Oraison funèbre de*

frère Berthier. Je n'ai à riposter à toutes ces pièces que par celles que je vous envoie, qui certainement ne les valent pas ; mais je fais la guerre de toutes les façons à mes ennemis ; plus ils me persécuteront, et plus je leur taillerai de la besogne. Et si je péris, ce sera sous un tas de leurs libelles, parmi des armes brisées sur un champ de bataille ; et je vous réponds que j'irai en bonne compagnie dans ce pays où votre nom n'est pas connu, et où les *Boyer* et les *Turenne* sont égaux.

Je serais bien aise de vous recevoir : je vous souhaite mille bonheurs, mais où ? quand ? et comment ? Voilà des problèmes que d'*Alembert* ni le grand *Newton* ne sauraient résoudre.

Adieu, vivez heureux et en paix, et n'oubliez pas ceux que le diable, ou je ne fais quel être malfaisant, lutine.

FÉDÉRIC.

LETTRE CXLVII.

DE M. DE VOLTAIRE.

Au château de Tournay, par Genève, 21 avril.

SIRE,

UN petit moine de Saint-Just difait à *Charles-Quint* : *Sacrée Majesté*, n'êtes-vous pas lassé d'avoir troublé le monde ? faut-il encore désoler un pauvre moine dans sa cellule ? Je suis le moine, mais vous n'avez pas renoncé aux grandeurs et aux misères

1760, humaines comme *Charles - Quint*. Quelle cruauté avez-vous de me dire que je calomnie *Maupertuis*, quand je vous dis que le bruit a couru qu'après sa mort on avait trouvé les œuvres du philosophe de Sans-fouci dans sa cassette ? Si en effet on les y avait trouvées, cela ne prouverait-il pas au contraire qu'il les avait gardées fidèlement ; qu'il ne les avait communiquées à personne, et qu'un libraire en aurait abusé ; ce qui aurait disculpé des personnes qu'on a peut-être injustement accusées. Suis-je d'ailleurs obligé de savoir que *Maupertuis* vous les avait renvoyées ? Quel intérêt ai-je à parler mal de lui ? que m'importe sa personne et sa mémoire ? en quoi ai-je pu lui faire tort en disant à votre Majesté qu'il avait gardé fidèlement votre dépôt jusqu'à sa mort ? Je ne songe moi-même qu'à mourir, et mon heure approche, mais ne la troublez pas par des reproches injustes, et par des duretés qui sont d'autant plus sensibles que c'est de vous qu'elles viennent.

Vous m'avez fait assez de mal, vous m'avez brouillé pour jamais avec le roi de France ; vous m'avez fait perdre mes emplois et mes pensions ; vous m'avez maltraité à Francfort, moi et une femme innocente, une femme considérée, qui a été trainée dans la boue et mise en prison ; et ensuite, en m'honorant de vos lettres, vous corrompez la douceur de cette consolation par des reproches amers. Est-il possible que ce soit vous qui me traitiez ainsi ; quand je ne suis occupé depuis trois ans qu'à tâcher, quoique inutilement, de vous

fervir fans aucune autre vue que celle de fuivre ma façon de penfer!

1760,

Le plus grand mal qu'aient fait vos œuvres, c'est qu'elles ont fait dire aux ennemis de la philosophie répandus dans toute l'Europe: Les philosophes ne peuvent vivre en paix, et ne peuvent vivre ensemble. Voici un roi qui ne croit pas en JESUS-CHRIST; il appelle à fa cour un homme qui n'y croit point, et il le maltraite; il n'y a nulle humanité dans les prétendus philosophes, et DIEU les punit les uns par les autres.

Voilà ce que l'on dit, voilà ce qu'on imprime de tous côtés; et pendant que les fanatiques font unis, les philosophes font dispersés et malheureux. Et tandis qu'à la cour de Versailles et ailleurs, on m'accuse de vous avoir encouragé à écrire contre la religion chrétienne, c'est vous qui me faites des reproches, et qui ajoutez ce triomphe aux insultes des fanatiques! Cela me fait prendre le monde en horreur avec justice; j'en suis heureusement éloigné dans mes domaines solitaires. Je bénirai le jour où je cesserai en mourant d'avoir à souffrir, et surtout de souffrir par vous, mais ce sera en vous souhaitant un bonheur dont votre position n'est peut-être pas susceptible, et que la philosophie seule pourrait vous procurer dans les orages de votre vie, si la fortune vous permet de vous borner à cultiver long-temps ce fonds de sagesse que vous avez en vous; fonds admirable, mais altéré par les passions inséparables d'une grande imagination, un peu par l'humeur, et par des situations épineuses qui versent du fiel dans votre ame; enfin

1760. par le malheureux plaisir que vous vous êtes toujours fait de vouloir humilier les autres hommes, de leur dire, de leur écrire des choses piquantes; plaisir indigne de vous, d'autant plus que vous êtes plus élevé au-dessus d'eux par votre rang et par vos talens uniques. Vous sentez sans doute ces vérités.

Pardonnez à ces vérités que vous dit un vieillard qui a peu de temps à vivre. Et il vous les dit avec d'autant plus de confiance que, convaincu lui-même de ses misères et de ses faiblesses infiniment plus grandes que les vôtres, mais moins dangereuses par son obscurité, il ne peut être soupçonné par vous de se croire exempt de torts, pour se mettre en droit de se plaindre de quelques-uns des vôtres. Il gémit des fautes que vous pouvez avoir faites autant que des siennes, et il ne veut plus songer qu'à réparer avant sa mort les écarts funestes d'une imagination trompeuse, en faisant des vœux sincères pour qu'un aussi grand homme que vous soit aussi heureux et aussi grand en tout qu'il doit l'être.

LETTRE CXLVIII.

DU ROI.

Au camp de Porcelaine, à Meissen, le premier mai.

DE Part de César et du vôtre
J'étais trop amoureux dans ma jeune saison;
Mais je vois au flambeau qu'allume ma raison
Que j'ai mal réussi dans l'un comme dans l'autre.

1760.

Depuis ce vrai héros qui force à l'admirer,
Parmi ceux que l'histoire eut soin de consacrer,
Il n'en est presque aucun, exceptez-en Turenne,
Condé, Gustave-Adolphe, Eugène,
Que l'on ose lui comparer.

Sur le Parnasse, après Virgile,
Je vois passer dix-sept cents ans
Où le génie humain stérile

S'efforce vainement d'atteindre à ses talens,
Et si le Tasse a su nous plaire
Par certains détails de ses chants,
Sa fable mal ourdie altère
La beauté de ses traits brillans.

Le seul fils d'Apollon, le seul digne adversaire
Qu'au cygne de Mantoue on ait droit d'opposer,
Vous l'avez deviné, je me le persuade :

C'est l'auteur que la Henriade
Mérita d'immortaliser.

Pour moi je me renferme en mes justes limites ;
Et loin de me flatter d'atteindre en mon chemin
Les talens du poëte, et du héros romain,

Je borne mes faibles mérites

Au devoir d'être juste, au plaisir d'être humain.

Vous me demandez des vers ; c'est comme si
l'Océan demandait de l'eau à un ruisseau. Voici donc
une *ode aux Germains*, une *épître à d'Alembert*, une autre
épître sur le commencement de cette campagne,
et un conte. Tout cela a été bon pour m'amuser ;
mais je ne cesse de le répéter, cela n'est bon que
pour cela. Il faut faire des vers comme vous, *Racine*
ou *Boileau*, pour qu'ils aillent à la postérité ; et ce

— 1760. qui n'est pas digne d'elle, ne doit point être public.

Vous badinez au sujet de la paix; s'il s'agit de badiner, vous faurez que depuis que j'ai lu l'*Arioste*, j'ai pris monseigneur de Maïence en aversion; et depuis l'aventure de Lisbonne, l'Eglise ne saurait trop payer les horreurs qu'elle protège ni le scandale qu'elle donne. Quoi que pense M. de *Choiseul*, il faudra pourtant qu'avec le temps il prête l'oreille, et très-fort même, à ce que j'ai imaginé. Je ne m'explique pas, mais on verra en moins de deux mois... toute la scène se changer en Europe; et vous-même vous conviendrez que je n'étais pas au bout de mes ressources, et que j'ai eu raison de refuser à votre duc mon parc de Clèves.

Or fus, monsieur le comte de *Tourney*, vous savez que dans le paradis les premiers sujets de nos premiers pères furent des bêtes; vous connaissez l'attachement que tant de personnes ont pour les animaux, chiens, singes, chats ou perroquets, et j'espère que vous conviendrez encore que si toutes les sacrées et clémentes majestés qui gouvernent, devaient renoncer au nombre de leurs très-humbles sujets qui n'ont pas le sens commun, leur cour s'éclaircirait la première, et leurs esclaves disparaîtraient. A quoi les réduiriez-vous? avec quoi feraient-ils la guerre? qui cultiverait les champs? qui travaillerait? etc. etc. Le paradis d'Eden n'est donc, selon moi, qu'une allégorie qui ne signifie autre chose, que pour deux hommes d'esprit dans une société, il s'en trouve mille que frère *Lourdis* a fabriqués.

Pour votre duc, monsieur le Comte, vous le louez mal, à mon sens, en m'assurant qu'il fait des vers

somme moi. Je ne suis pas assez dépourvu de goût pour ne pas sentir que les miens ne valent pas grand'chose. Vous le loueriez mieux si vous pouviez me persuader (ce qui est difficile) que ledit duc ne soit endiablé des Autrichiens, et je soutiens en outre que ni *Socrate* ni le juste *Aristide* n'auraient jamais consenti qu'on démembrât, le moins du monde, la république grecque; en quoi j'imité leur façon de penser.

C'est à présent que je dois déployer toutes les voiles de la politique et de l'art militaire. Ces filous qui me font la guerre, m'ont donné des exemples que j'imiterai au pied de la lettre. Il n'y aura point de congrès à Bréda, et je ne poserai les armes qu'après avoir fait encore trois campagnes. Ces polissons verront qu'ils ont abusé de mes bonnes dispositions, et nous ne signerons la paix que le roi d'Angleterre à Paris, et moi à Vienne.

Mandez cette nouvelle à votre petit duc; il en pourra faire une gentille épigramme. Et vous, monseigneur le Comte, vous payerez des vingtièmes jusqu'à extinction de vos finances.

On m'a mis en colère; j'ai rassemblé toutes mes forces; et tous ces drôles qui faisaient les impertinens, apprendront à qui ils se sont joués.

Le comte de *Saint-Germain* est un conte pour rire (1). Pour votre duc, il ne fera pas long-temps ministre; songez qu'il a duré deux printemps. Cela est exorbitant en France, et presque sans exemple.

(1) C'était un aventurier qui se donnait pour immortel; il avait assisté JESUS-CHRIST au calvaire, et s'était trouvé au concile de Trente; il vivait moitié aux dépens des dupes qui le croyaient un adepte, moitié aux dépens des ministres qui l'employaient comme espion.

— 1760. Sous ce règne-ci les ministres n'ont pas poussé des racines dans leurs places.

Je vous ai envoyé mon *Charles XII*: je n'en ai fait tirer que douze exemplaires que j'ai donnés à mes amis. Il ne m'en est resté aucun. C'est encore de ce genre d'ouvrages qui sont bons dans de petites sociétés, mais qui ne sont pas faits pour le public. Je suis un *dilettante* en tout genre; je puis dire mon sentiment sur les grands maîtres; je peux vous juger, et avoir mon opinion du mérite de *Virgile*; mais je ne suis pas fait pour le dire en public, parce que je n'ai pas atteint à la perfection de l'art. Que je me trompe ou non, ma société indulgente relèvera mes bévues et me pardonnera; il n'en est pas de même du public; il faut être plus circonspect en écrivant pour lui que pour ses amis. Mes ouvrages sont comme ces propos de table où l'on pense tout haut, où l'on parle sans se gêner, et où l'on ne se formalise point d'être contredit.

Lorsque j'ai quelques momens de reste, la démangeaison d'écrire me prend; je ne me refuse pas ce léger plaisir; cela m'amuse, me dissipe, et me rend ensuite plus disposé au travail dont je suis chargé.

Pour vous parler à présent raison, vous devez croire que je n'étais point aussi pressé de la paix qu'on se l'est imaginé en France, et qu'on ne devait point me parler d'un ton d'arbitre. On s'en mordra les doigts à coup sûr; et pour moi (ou pour mieux dire pour les intérêts de l'Etat que je gouverne) il n'y perdra rien.

Adieu; vivez en paix, que mes vers vous causent un profond sommeil, et vous donnent des rêves

agréables. Si au moins vous vouliez m'en marquer les fautes grossières, encore serait-ce quelque chose. Les corrections ne me coûtent rien à présent.

1760.

Je vous recommande, monsieur le Comte, à la protection de la très-sainte immaculée Vierge, et à celle de monsieur son fils l. p.

FÉDÉRIC.

N. B. Tous ceux qui étudient le protocole du cérémonial pourront prendre copie de la fin de cette lettre, et en augmenter le style de la chancellerie par ce tour nouveau. Si vous voulez le communiquer au saint père, peut-être lui ferez-vous plaisir; et la chancellerie des brefs pourra s'en servir.

L E T T R E C X L I X.

D U R O I.

A Meissen, le 12 de mai.

JE fais très-bien que j'ai des défauts, et même de grands défauts. Je vous assure que je ne me traite pas doucement, et que je ne me pardonne rien, quand je me parle à moi-même. Mais j'avoue que ce travail serait moins infructueux si j'étais dans une situation où mon ame n'eût pas à souffrir des secousses aussi impétueuses et des agitations aussi violentes que celles auxquelles elle a été exposée depuis un temps, et auxquelles probablement elle sera encore en butte.

1760.

La paix s'est envolée avec les papillons ; il n'en est plus question du tout. On fait de toutes parts de nouveaux efforts, et l'on veut se battre jusque *in secula seculorum*.

Je n'entre point dans la recherche du passé. Vous avez eu sans doute les plus grands torts envers moi. Votre conduite n'eût été tolérée par aucun philosophe. Je vous ai tout pardonné ; et même je veux tout oublier. Mais si vous n'aviez pas eu affaire à un fou amoureux de votre beau génie, vous ne vous en feriez pas tiré aussi bien chez tout autre. Tenez-le-vous donc pour dit, et que je n'entende plus parler de cette nièce qui m'ennuie, et qui n'a pas autant de mérite que son oncle pour couvrir ses défauts. On parle de la servante de *Molière*, mais personne ne parlera de la nièce de *Voltaire*. Pour mes vers et mes rapsodies, je n'y pense pas, j'ai bien ici d'autres affaires ; et j'ai fait divorce avec les Muses jusqu'à des temps plus tranquilles.

Au mois de juin la campagne commencera. Il n'y aura pas là de quoi rire ; plutôt de quoi pleurer. Souvenez-vous que *Phihihu* (*) est en plein voyage. Si un certain petit duc possédé d'une centaine de légions de démons autrichiens ne se fait promptement exorciser, qu'il craigne le voyageur qui pourrait écrire d'étranges choses à son sublime empereur.

Je ferai la guerre de toute façon à mes ennemis. Ils ne peuvent pas me faire mettre à la bastille. Après toute la mauvaise volonté qu'ils me témoignent, c'est une bien faible vengeance que celle de les persiffler.

(1) C'est le titre d'un ouvrage du R. de P.

1760.

On dit qu'on fait de nouvelles cabrioles sur le tombeau de l'abbé *Paris*. On dit qu'on brûle à Paris tous les bons livres; qu'on y est plus fou que jamais, non pas d'une joie aimable, mais d'une folie sombre et taciturne. Votre nation est de toutes celles de l'Europe la plus inconséquente; elle a beaucoup d'esprit, mais point de suite dans les idées. Voilà comme elle paraît dans toute son histoire.

Il faut que ce soit un caractère indélébile qui lui est empreint. Il n'y a d'exceptions dans cette longue suite de règnes que quelques années de *Louis XIV*. Le règne de *Henry IV* ne fut pas assez tranquille ni assez long pour qu'on en puisse faire mention. Durant l'administration de *Richelieu*, on remarque de la liaison dans les projets, et du nerf dans l'exécution; mais en vérité ce sont de bien courtes époques de sagesse pour une aussi longue histoire de folies.

La France a pu produire des *Descartes*, des *Mallebranches*, mais ni des *Leibnitz*, ni des *Lockes*, ni des *Newtons*. En revanche, pour le goût vous surpassez toutes les autres nations, et je me rangerai sous vos étendards quant à ce qui regarde la finesse du discernement, et le choix judicieux et scrupuleux des véritables beautés de celles qui n'en ont que l'apparence. C'est une grande avance pour les belles-lettres, mais ce n'est pas tout.

J'ai lu beaucoup de livres nouveaux qui paraissent, en regrettant le temps que je leur ai donné. Je n'ai trouvé de bon qu'un nouvel ouvrage de *d'Alembert*, sur-tout ses *Elémens de philosophie* et son *Discours encyclopédique*. Les autres livres qui

Corres. du roi de P... etc.

Tome II. Y

me sont tombés entre les mains ne sont pas dignes
1760. d'être brûlés.

Adieu ; vivez en paix dans votre retraite , et ne parlez pas de mourir. Vous n'avez que soixante-deux ans, et votre ame est encore pleine de ce feu qui anime les corps et les soutient. Vous m'enterrerez , moi et la moitié de la génération présente. Vous aurez le plaisir de faire un couplet malin sur mon tombeau, et je ne m'en fâcherai pas : je vous en donne l'absolution d'avance. Vous ne ferez pas mal de préparer les matières dès à présent ; peut-être les pourrez-vous mettre en œuvre plutôt que vous ne le croyez. Pour moi je m'en irai là-bas raconter à *Virgile* qu'il y a un français qui l'a surpassé dans son art. J'en dirai autant aux *Sophocles* et aux *Euripides* : je parlerai à *Thucydide* de votre histoire , à *Quinte-Curce* de votre Charles XII ; et je me ferai peut-être lapider par tous ces morts jaloux de ce qu'un seul homme a réuni en lui leurs mérites différens. Mais *Maupertuis* pour les consoler fera lire dans un coin l'*Akakia* à *Zoïle*.

Il faut mettre un *remora* dans les lettres que l'on écrit à des indiscrets : c'est le seul moyen de les empêcher de les lire aux coins de rues et en plein marché.

FÉDÉRIC.

L E T T R E C L.

D U R O I.

A Radeberg, le 21 juin.

Je reçois deux de vos lettres à la fois, l'une du 30 de mai, l'autre du 3 de juin. Vous me remerciez de ce que je vous rajeunis : j'ai donc été dans l'erreur de bonne foi. L'année 1718 a paru votre Oedipe; vous aviez alors 19 ans, donc....

Nous allions livrer bataille hier; l'ennemi, qui était ici, s'est retiré sur Radeberg, et mon coup se trouve manqué. Voilà des nouvelles que vous pouvez débiter par toute la Suissérie, si vous le voulez.

Vous me parlez toujours de la paix : j'ai fait tout ce que j'ai pu pour la ménager entre la France et l'Angleterre à mon inclusion. Les Français ont voulu me jouer, et je les plante là : cela est tout simple. Je ne ferai point de paix sans les Anglais, et ceux-là n'en feront point sans moi. Je me ferais plutôt châtrer que de prononcer encore la syllabe de paix à vos Français.

Qu'est-ce que signifie cet air pacifique que votre duc affecte vis-à-vis de moi ? Vous ajoutez qu'il ne peut pas agir selon sa façon de penser. Que m'importe cette façon de penser, s'il n'a point le libre arbitre de se conduire en conséquence ? J'abandonne le tripot de Versailles au patelinage de ceux qui s'amuse aux intrigues. Je n'ai point de temps à perdre à ces futilités : et, dussé-je périr, je m'adresserais plutôt

1760. au grand mogol qu'à *Louis le bien aimé*, pour sortir du labyrinthe où je me trouve.

Je n'ai rien dit contre lui. Je me repens amèrement d'en avoir écrit en vers plus de bien qu'il n'en mérite. Et si pendant la présente guerre, dont je le regarde comme le promoteur, je ne l'ai pas épargné dans quelques pièces, c'est qu'il m'avait outré, et que je me défends de toutes mes armes, quelque mal affilées qu'elles soient. Ces rogatons ne sont d'ailleurs connus de personne. Je ne comprends donc rien à ces personnalités, à moins que par-là vous ne désigniez la *Pompadour*.

Je ne crois cependant pas qu'un roi de Prusse ait des ménagemens à garder avec une demoiselle *Poisson*, sur-tout si elle est arrogante, et qu'elle manque à ce qu'elle doit de respect à des têtes couronnées.

Voilà ma confession, voilà tout ce que je pourrais dire à *Minos*, à *Rhadamante*, si j'étais obligé de comparaître à leur tribunal. Mais on me fait parler souvent sans que j'aie ouvert la bouche. On peut avoir mis sur mon compte des choses auxquelles je n'ai pas pensé. Ce sont des tours dont la cour de Vienne s'est souvent servi, et qui dans plus d'une occasion lui ont réussi.

Cette tracasserie, dans le fond, ne vaut pas la peine que j'en parle davantage. Vous faut-il des douceurs ? à la bonne heure. Je vous dirai des vérités. J'estime en vous le plus beau génie que les siècles aient porté ; j'admire vos vers, j'aime votre prose, sur-tout ces petites pièces détachées de vos *Mélanges* de littérature. Jamais aucun auteur avant vous n'a eu le tact aussi fin, ni le goût aussi sûr, aussi délicat

que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la conversation; vous savez instruire et amuser en même temps. Vous êtes la créature la plus séduisante que je connaisse, capable de vous faire aimer de tout le monde, quand vous le voulez. Vous avez tant de grâces dans l'esprit que vous pouvez offenser et mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaissent. Enfin vous seriez parfait si vous n'étiez pas homme.

1760.

Contentez-vous de ce panégyrique abrégé. Voilà toutes les louanges que vous aurez de moi aujourd'hui. J'ai des ordres à donner, des lieux à reconnaître, des dispositions à faire et des dépêches à dicter.

Je recommande monsieur le comte de *Tourney* à la protection de son ange gardien, de la très sainte et immaculée Vierge, et du chevalier puiné du p. *Vale*.

FÉDÉRIC.

P. S. Pour vous amuser peut-être, je joins à ma lettre un petit morceau, comme dit notre bon *d'Argens*. J'ai composé ce morceau pour un Suisse, qui sert depuis un an dans mon artillerie. Cet honnête Suisse ayant fait tourner dans sa garnison à Bréda la tête à une belle Hollandaise, il m'a demandé à différentes reprises la permission de l'épouser, quand notre paix serait faite. Je l'accorde enfin, mais la belle se mourant d'amour, n'a pas voulu attendre si long-temps, et le bel amour s'est envolé à tire-d'aile. *O tempus! ô mores!* Vous voyez que je n'oublie pas mon latin. *Vale*.

Y 3